

Un congé d'hiver au Séminaire de Chicoutimi

Aux élèves de l'École Saint-Joseph-des-Tuileries (Paris)

MESSIEURS ET CHERS AMIS,

Vous ne sauriez croire combien votre lettre nous a été agréable. Ce n'est pas souvent que nous recevons des lettres directement de Paris, nous autres écoliers de Chicoutimi. C'est si loin, Paris !

Vous nous décrivez de bien jolies choses : une Exposition de fleurs. Oh ! que cela doit être beau et comme cela doit sentir bon ! Puis, vous nous demandez, en retour, le récit de quelqu'une de nos fêtes ou de nos excursions. C'est très bien, nous nous rendons avec joie à votre désir.

Comme notre excellent ami Albert, je parle au nom de tous mes confrères. Ces braves confrères, ils ont cru vous intéresser en me chargeant de vous dire comment nous passons généralement nos congés d'hiver au collège.

D'abord, il fait froid, l'hiver, en Canada, mes amis ; il fait toujours froid. Vous autres Européens, je crois bien que vous n'iriez pas loin par exemple sous un froid de -40°F. ; mais le froid n'est pas toujours aussi grand que cela, et il est très rare qu'il atteigne ce point du thermomètre ; en moyenne il descend à 10° ou 15° degrés au-dessous de zéro. C'est froid tout de même, n'est-ce pas ? Ne vous voyez-vous pas frissonner déjà... pour nous ! Mais ne craignez rien : ce froid-là ne prend pas sur nous. Je suppose qu'en France comme ici le mot congé a le même sens magique, le même effet irrésistible sur tout cœur vraiment écolier. D'ailleurs, nous sommes habillés si chaudement, nos fourrures sont si épaisses que le pôle Nord même ne nous ferait pas peur.

Le prélude de la journée est, pour l'ordinaire, assez varié. Pour quelques-uns, c'est un bon plongeon dans la neige. Un plongeon dans la neige ! dites-vous. Eh oui ! Je comprends votre étonnement. A Paris, je crois bien que les bancs de neige sont assez rares. Quelle stupéfaction pour vous, chers cousins, si, un bon matin, vous trouviez accumulés dans votre cour trois ou quatre pieds de neige !

Je dis : pour quelques-uns ; mais, à vrai dire, ceci est l'exercice favori des petits en général. Ces petits ne sont pas frileux, je vous en donne ma parole. Pour nous, les grands et les moyens, nous dédaignons le plongeon. Quelque chose de plus noble et de plus intéressant occupera notre avant-midi. Je veux parler de notre patinoir ; car, mes amis, nous avons un patinoir, un beau et grand patinoir. Il a quatre-vingts pieds de longueur sur une quarantaine de largeur, et sa situation est des mieux choisies et des plus agréables. Imaginez, à quatre ou cinq pas du Séminaire, une terrasse assez élevée, toute recouverte d'un lac gelé, un miroir immense de glace fine et bleue, entourée de remparts épais, d'une couple de pieds de hauteur, également de glace, et vous aurez une idée de notre patinoir. Et ce qu'il a de remarquable, c'est qu'il est en plein air. Ainsi, tout en nous amusant très bien, nous

pouvons respirer à pleins poumons un air pur et vivifiant. C'est là que, une partie de la journée, une cinquantaine de confrères, légers comme des hirondelles, rapides comme le vent, prennent leurs ébats, tracent, à qui mieux mieux, sur le fier cristal, mille et mille figures diverses. Mais voici une collision ; voyez : deux imprudents se sont rencontrés et heurtés. Ils chancellent ; mais pas d'accident, pas de perte de vie surtout ; un moment d'arrêt, d'immobilité, puis un bon élan et nos deux champions reprennent avec grâce leur équilibre. Quel plaisir de se sentir ainsi emporté sans effort et sans fatigue !

Mais voici l'heure d'une promenade à la raquette. Si vous le voulez bien, mes bons amis, nous allons faire ensemble cette promenade.

Je doute fort cependant que vous connaissiez beaucoup ce genre de sport. Disons d'abord ce que c'est qu'une raquette. Mais n'allez pas croire que je veux vous mettre sur le même pied que ce pauvre Européen qui, au retour d'un voyage en Canada, où il avait entendu dire que les habitants de ce pays faisaient, l'hiver, de longues marches en raquette, racontait à ses compatriotes que les Canadiens, gens peu frileux, faisaient sur la neige de longues marches en jaquette. Sans être en effet très frileux, nous avouons que ce genre d'exercice est pourtant au-dessus de nos forces.

La raquette a environ deux pieds et demi de longueur sur un de largeur ; elle est de forme ovale se terminant en pointe à peu près semblable à la semelle d'une chaussure. Le tour en est fait de bois pliant dont les deux bouts se joignent en arrière ; tout le reste est entièrement rempli par des lanières de peau de caribou ou d'original entrelacées tort joliment. Nous nous en attachons une à chaque pied, et nous pouvons marcher ainsi sur la neige molle et sèche, tout à fait comme si nous marchions sur un chemin. Mais vous aurez certainement occasion d'en voir un modèle à votre Exposition de 1900.—A propos de cette fameuse Exposition, je vous invite, pendant que vous y serez,—car vous irez sans doute y faire une visite—à jeter un coup d'œil sur les cahiers que nous y allons envoyer. Ce n'est pas que ce soient des modèles, tant s'en faut ; mais nous espérons que cela vous sera d'autant plus agréable que la connaissance est faite maintenant entre nos deux collèges. Cela dit, revenons à nos moutons.

Il fait un froid de loup. Chacun de nous, donc, muni d'une bonne paire de raquettes et habillé le plus légèrement, et en même temps aussi chaudement que possible, se met bravement en marche. Telle une tribu d'Esquimaux du Groenland partant pour la chasse.

Devant nous s'étend, à perte de vue, une immense nappe de neige blanche dont nos yeux peuvent à peine supporter l'éclat. Nous arrivons bientôt sous bois, et là, nos regards sont arrêtés par ces longues branches où des flocons de neige ont pris la place des feuilles tremblantes. De temps en temps, nous traversons un petit bois de sapins : la neige y est plus épaisse, mais l'air est

moins vif. C'est d'ordinaire en ces endroits que nous faisons halte.

Mais il se fait tard ; retournons sur nos pas. Pour nous reposer de nos fatigues et couronner agréablement la journée, nous allons assister ensemble à une joute de "hockey." Il y en a presque tous les jeudis. Nos confrères nous attendent ; nous n'avons plus que le temps d'enlever nos raquettes : et en route pour le patinoir de la ville. Cette joute a lieu entre le club de la ville, qui a nom "je Victoria", et le nôtre. Une joute de "hockey" dure une heure, heure intéressante et pleine d'émotions, s'il en fût jamais, tant pour le spectateur que pour le jouteur. Les deux clubs sont placés aux deux extrémités du patinoir. Chaque jouteur est muni d'un bâton recourbé, "stick", approprié pour ce genre d'exercice. A un signal donné par le chef, l'un et l'autre des deux camps s'évertue à faire passer à l'aide des "sticks" une "puck" dans le but, goal, de son adversaire. Pauvre glace et, souvent, pauvres jambes ! que de coups de ces terribles bâtons ne subissent-elles pas ! Celui des deux clubs qui, pendant l'heure de la joute, fait passer le plus de fois cette "puck" dans le but adverse, est proclamé victorieux. Il y a, outre les joueurs, des "referees," c'est-à-dire des juges en seconde instance, des "umpires", en première instance, et des réserves qui remplacent, en cas d'accident ou indisposition, ceux de l'équipe qui sont forcés de se retirer de la lutte.

Une partie de "hockey" est une véritable bataille. Le chef, un vrai général ; les principaux grades, voire même les armes, tout en approche.

Comme vous voyez, ces divers amusements ont pour but de nous rendre forts et de nous conserver le plus possible la vigueur et l'endurance de nos pères, ces vaillants Français qui connaissaient, eux, ce que c'était qu'une bataille sur la neige, sur la glace, partout. Ces braves, ils n'hésitaient pas à faire des cents lieues à la raquette, le fusil sur l'épaule, et la hache dans la main, pour aller, par exemple, s'emparer d'un vaisseau anglais à la baie d'Hudson. Ah ! ce temps-là, il est bien loin de nous ; mais nous faisons en sorte de le faire revivre dans nos jeux. Puisse-t-il y avoir parmi nous un d'Iberville, un Montcalm ou un Lévis !

Quant à nos amusements d'été, ils sont non moins variés et non moins agréables ; j'espère que plus tard quelqu'un de nous vous en parlera. Vous verrez que nous n'en manquons point ; mais veuillez ne pas attendre de notre part que nous parlions de visites à l'Exposition des fleurs. Ces visites, nous sommes certains, nous petits Saguenéens, de les attendre encore longtemps, et de nous contenter des modestes fleurs qui poussent çà et là dans nos champs et dans nos parterres.

Maintenant, je confie cette lettre à notre petit Oiseau-Mouche. J'espère que, malgré la distance qui sépare nos deux pays, et les fatigues d'un si long voyage, il vous la remettra saine et sauve. En terminant, j'ose vous dire au revoir, et je vous donne, à tous, la main au nom de tous mes condisciples.

DAMASE POTVIN, élève de Belles-Lettres.